

Gauthier LIBERMAN*

VARIATIONS SUR DES THÈMES THUCYDIDÉENS

À propos de : S. HORNBLOWER, *Thucydidean Themes*, Oxford 2011.

Simon Hornblower couronne ses travaux sur Thucydide et notamment son commentaire sur l'historien (1991-2008, OUP) avec ce recueil de dix-sept études d'abord publiées séparément dans des revues, des actes de colloque ou des mélanges, et révisées, corrigées et augmentées à l'occasion de la republication. Une introduction générale (p. 1-22) résume les enjeux intellectuels, scientifiques et méthodologiques du recueil et tente de cerner ce qui fait l'« admirable distinctiveness » de Thucydide aux yeux de l'auteur du recueil. Dans le paysage de l'érudition thucydideenne (« Thucydidean scholarship »), Hornblower occupe une place à part : sa sensibilité est à la fois celle d'un historien, d'un philologue et d'un « littéraire », ce que démontrent en particulier les sept études regroupées dans la seconde partie intitulée, en opposition à « Part I : General » et à « Part III : Reception », « Part II : more specific – arranged by main relevant Thucydidean book ». Dans ces études, où l'auteur recourt à toutes les sciences auxiliaires, la réflexion historique de Hornblower a pour point de départ des considérations philologiques ou passe par ces considérations comme par un chemin nécessaire. Il y a là une leçon (renforcée, je l'espère, par les discussions ci-après) pour les historiens qui s'appuient sur Thucydide en négligeant l'aspect philologique au moins autant que pour les philologues qui étudient Thucydide sans perspective historique. Chaque

* Université Bordeaux 3, gauthierliberman@free.fr

étude est accompagnée d'un petit historique qui la replace dans le contexte académique où elle est née et dans le parcours individuel de son auteur sous le rapport de la réflexion et des liens personnels entretenus avec les collègues qui ont entendu ses communications, les ont critiquées et améliorées. Il s'agit donc d'un recueil « participatif » qui met en exergue l'idée de dialogue et de collaboration scientifiques. Au côté personnel s'ajoute l'attitude caractéristique qui consiste à ne pas hypostasier en vérité objective ce qui relève de l'opinion, du sentiment ou de l'impression. Je suis, pour ma part frappé par le contraste entre l'historiographie française, plus « objectiviste », me semble-t-il, et la constante relativisation des opinions et des positions scientifiques qui caractérise la démarche de Hornblower. Je crois retrouver dans la philologie britannique cette reconnaissance de la dimension subjective qui exprime non un scepticisme généralisé stérilisant mais la distance critique d'un auteur vis-à-vis de ses propres positions au moins autant que de celles des autres. Hornblower est ouvert aux pratiques « post-modernes » de l'intertextualité et de la narratologie, mais il les met en œuvre avec le bon sens et la mesure de l'empirisme anglo-saxon traditionnel : il n'est pas du genre à croire facilement que l'hypothèse d'un changement de stratégie narrative suffit à rendre compte des spécificités rédactionnelles des livres V et VIII de Thucydide et permet d'éliminer le point de vue qui lie ces spécificités à l'inachèvement de l'œuvre. Contrairement à tant de représentants peu distancés du « post-modernisme », son écriture n'est pas obscure et ses raisonnements ne sont pas fumeux, même si le paradoxe ne lui répugne pas et s'il relâche volontiers son style à l'occasion. Sa position vis-à-vis de son lecteur est aussi celle d'un pédagogue, et il ne se fait pas faute de commenter la démarche de ses démonstrations. Dans l'ensemble, le recueil est très agréable à lire. Ceux qui ont le plaisir d'avoir vu et entendu une communication de Hornblower pourront compléter l'écrit avec le souvenir du charme virevoltant que le merveilleux conférencier sait donner à ses prestations orales. Le recueil est soutenu par une maîtrise très appréciable de la littérature secondaire moderne (cf. la bibliographie, p. 366-395) ; pour l'ancienne, c'est un peu plus faible : il y a là un trait que Hornblower partage avec la plupart des historiens et des philologues. Les index sont excellents. Les pages qui suivent contiennent des compléments, des correctifs et des discussions susceptibles d'intéresser ceux pour qui Thucydide est une source historique et un texte littéraire du tout premier rang, mais aussi les spécialistes d'onomastique et de tradition des textes. J'attire l'attention de ces derniers sur le sujet que je traite en fin d'article, la datation et l'origine de la neuvaine hérodotéenne et de l'octateuque thucydéen.

Première section « générale ». I « The Religious Dimension to the Peloponnesian War, Or, What Thucydides does not tell us » (p. 25-53). Hornblower n'a aucun mal à illustrer par les exemples les plus divers le fait que Thucydide a sous-estimé l'importance du facteur religieux dans la guerre du Péloponnèse. Hornblower cite l'explication thucydéenne du « monosandalisme » des échappés nocturnes de Platée (III, 22, 2) : « ils s'étaient équipés lestement et n'avaient de chaussures qu'au pied gauche, pour n'être pas exposés à glisser dans la fange » (trad. P.-Ch. Levesque, Paris 1795, dont voici la note : « Chez les anciens, les archers avaient toujours un pied nud, pour être moins exposés à glisser dans les terrains fangeux »). On sourit aujourd'hui de l'explication rationaliste ou positiviste de Thucydide qui

est encore, comme Hornblower le rappelle, celle de Gomme en 1956 : « it is the naked right foot that prevents them slipping in the clay, not, as some have thought, the shod left foot »¹. L'explication religieuse du monosandalisme a été entrevue dans le premier quart du XX^e s. (cf. Victor Chapot, article *solea* dans Daremberg-Saglio, IV [1918], p. 1390a, renvoyant à un article de W. Amelung [1907]) et placée dans un cadre ethno-anthropologique par Vidal-Naquet en 1983 (cf. ma note à Pindare, *Pythiques* [Paris 2004], IV, 75, p. 101). P. J. Rhodes (édition commentée de 1994, p. 196) et Hornblower mentionnent à côté de Vidal-Naquet un article, moins connu du public français, de Lowell Edmunds, « Thucydides on Monosandalism », *Mélanges Sterling Dow*, GRBS Monograph 10, p. 71-75. Deux questions me paraissent se poser : 1) Thucydide donne-t-il l'explication rationaliste a) en ignorant totalement l'explication religieuse ; b) en l'excluant tacitement par suite d'un préjugé défavorable sur le principe de l'explication par les choses religieuses (Hornblower observe que Thucydide avait les moyens de penser la distinction entre motifs religieux et non religieux) ; c) en préférant, après avoir mis l'une et l'autre en balance, l'explication matérielle à l'explication religieuse ? ; 2) l'explication de Thucydide est-elle aussi peu pertinente (« quaint » Hornblower), voire stupide, qu'on se plaît à le croire aujourd'hui ? Il ne suffit peut-être pas d'observer avec Rhodes, pour faire échec à l'explication de Thucydide, que si elle était juste, les deux pieds devraient être nus : cf. Salluste, *de bello Iugurthino*, 94, 1 (cité par Poppo, petite édition commentée de 1843), et surtout J. von Müller, *Der Geschichten schweizerischer Eidgenossenschaft zweiter Theil*, Leipzig 1806, p. 723, « Da sie an die Mitte der obersten Höhe gekommen, gab Graf Rudolf das Zeichen ; er selbst barfuß, wie alle Appenzeller, um fester auf den Wasen zu treten, fielen alle lautschreyend herab, mit Schwert und Spieß » (cité par R. Rauchenstein, *Philologus*, 35, 1876, p. 578 ; il s'agit de la bataille du Stoss, 1405). Le « monosandalisme » des échappés de Platée serait-il non seulement religieux mais aussi pratique, le pied droit nu offrant une stabilité plus grande en terrain boueux² ? Quant au pied gauche chaussé, il pouvait être utile une fois hors du terrain boueux, s'il est vrai que, selon une note latine manuscrite de Joseph Wasse transcrite dans l'édition de Fr. Goeller (1826) et adaptée par George Grote (*A History of Greece*, édition de 1888, V p. 155 n. 1), « the warrior who is to use his *right* arm requires to have his *left* foot

1. Pour expliquer la nudité du pied droit, le scholiaste de Thucydide (p. 175, 16-18 Hude) invoque la légèreté, comme, pour expliquer la nudité du même pied chez les Éoliens, Aristote (*ap. Macr., Sat.*, V, 18, 20 = fr. 74 Rose³) faisait valoir la nécessité d'assurer la légèreté du pied qui avance en opposition au pied stationnaire (cf. CL. ANTONIETTI, *Les Éoliens : image et religion*, Besançon 1990, p. 114-117).

2. « [Thucydides] says that in the ditch on the side inwards there was no water, whereas in that away from the city there was so much water that the fugitives had difficulty in crossing it. This accords with the further fact that they were making for the road to Thebes which runs north from Plataea, for that means that they crossed the wall north of the north wall of the city, and that would be on a slope, which accounts for the water in the outer ditch », selon G. B. GRUNDY, *Thucydides and the History of His Age*, II, Oxford 1948, p. 113. D'après sa propre expérience, « the mud in rainy weather was in places literally knee-deep ».

firmly planted »³. Je détourne de son but cette note qui, dans l'esprit de Wasse, devait – à contre-sens – montrer que, selon Thucydide, c'est le pied chaussé, le pied gauche, qui assure une plus grande stabilité en terrain boueux⁴.

II « Thucydides and the Delphic Amphiktiony », p. 54-58. Répondant à des objections formulées par François Lefèvre, Hornblower entend montrer que, malgré le silence de Thucydide sur l'amphictionie delphique au V^e siècle et bien que l'amphictionie ne fût pas un instrument de pouvoir direct, le pied qu'y avait Sparte, par l'entremise de sa « métropole » Doris, a servi sa volonté hégémonique grâce à l'importance du fait agonistique dans le monde grec.

III « Narratology and Narrative Techniques in Thucydides », p. 59-99. Cette synthèse comprend les sections « focalization », « inferred motivation and other narrative techniques » (« how, to take an extreme example, did Thucydides know what was going on in the heads of hypothetical Minoan pirates ? »), « narrative displacement », « devices for creating author/reader interaction », « presentation through negation » (« Greece in very early times 'not regularly settled' [...] : the implication is perhaps, 'not as you would expect if you merely read back present conditions into the past »), « 'if... not' presentation : counterfactuals »⁵, « denomination (attributive discourse) » (deux phénomènes distincts, me semble-t-il), « narrative voices ». La section « narrative displacement » p. 68-79 discute trop brièvement (à mon goût) le livre iconoclaste (*From Plataea to Potidaea*, Baltimore 1993) où feu Ernst Badian veut montrer, avec un esprit de système digne d'Eduard Schwartz mais sans sa clarté,

3. Cf., avec le commentaire de Juste Lipse (*De militia Romana*, III 7, Anvers 1596, p. 213), Végèce, *Épitome*, I, 20, 22-23 p. 24 Reeve, *Sciendum praeterea, cum missilibus agitur, sinistros pedes in ante milites habere debere ; ita enim vibrandis spiculis vehementior ictus est. Sed cum ad pilam, ut appellant, venitur et manu ad manum gladii pugnatur, tunc dextros pedes in ante milites habere debent, ut et latera eorum subducantur ab hostibus, ne possint vulnus accipere, et proximior dextra sit, quae plagam possit inferre*. Le § 22 devient, dans le commentaire du livre III par A. W. SPRATT (Cambridge 1896), « Vegetius recommends that the left foot be left bare for the discharge of missiles, the right for using the sword » !

4. La discussion (p. 49) de VIII, 10, 1 est faussée par la méconnaissance de la variante adoptée par Alberti (2000) et qui change le sens du passage : non « les Athéniens envoyaient des *théôroi* aux Jeux Isthmiques (car ils leur avaient été annoncés) », mais « les Athéniens envoyaient des *théôroi* aux Jeux Isthmiques (car la trêve avait été annoncée) ». La leçon présumée vraie (ms. B, P. OXY. 1247, la traduction de Valla), adoptée pour la première fois par Bekker (1821), défendue par G. Burges (*Poppo's prolegomena*, Cambridge 1837, p. 100-101) et trop souvent ensuite abandonnée, bien qu'elle soit corroborée par V, 49, 2, constitue une sorte de réponse à la question de Hornblower : « why tell us that the festival had been announced to them unless it was abnormal for it to have been announced to them ? ». Hornblower 2011 a oublié Hornblower 2008, p. 786, qui voyait juste. L'explication (scholie, K. W. Krüger dans son édition) qui sous-entend le mot correspondant à « la trêve » est abusive. C'est une faute de jugement et de méthode que de préférer comme *lectio difficilior* la leçon des mss. ACEFGM et celle impliquée par la scholie (p. 409, 10 Hude), car *difficilior* signifie ici en réalité **impossibilior*.

5. Comparer H. DREXLER, « Der Irrealis : Was wäre geschehen, wenn... » dans ses *Thukydides-Studien*, Hildesheim 1976, p. 183-188.

l'utilisation par Thucydide, propagandiste et journaliste œuvrant sous couvert d'objectivité, de procédés rhétoriques et narratologiques aux fins de glorifier Athènes, de minorer sa responsabilité et de majorer celle de Sparte dans le déclenchement de la guerre⁶.

IV « Personal Names and the Study of the Ancient Greek Historians », p. 100-115. Hornblower relève et discute le fait que Thucydide (473 personnages nommés) est moins généreux dispensateur d'anthroponymes qu'Hérodote (940 personnages nommés). Hornblower n'envisage que pour l'écarter l'hypothèse que certains anthroponymes qui font couleur locale sont là pour cette raison précisément ou par recherche non d'exactitude mais d'un effet d'exactitude.

V « Thucydides on Boiotia and Boiotians », p. 116-138, comprenant les sections « Thucydides' sources of information », « Thucydides on Boiotia and Boiotians », « Boiotia and kinship », « cults and festivals », « naming and anonymity ». Hornblower commente le terme *ζυντελεῖ* (IV, 76, 3) employé pour marquer la relation de Chéronée à Orchomène. Thucydide (II, 15, 2) emploie le même mot à propos de la « contribution » qu'apportent à Athènes les Athéniens réunis par le synécisme de Thésée. Hornblower ne relève pas l'*hapax* si remarquable οἱ ζύμμοροι que Thucydide (IV, 93, 4) utilise pour désigner les « confédérés » des Thébains (« confederates », selon la traduction de Martin Hammond, OUP, 2009). P. J. Rhodes (édition commentée de 1998) traduit « those grouped with them » et dit qu'il ne s'agit pas nécessairement d'un « technical term of Boeotia's federal organisation ». Mais son caractère d'« hapax absolu » lui confère *a priori* un très bon titre au statut de mot propre. L'adjectif, comme ἄμμορος (cf. Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, p. 39), ἔμμορος et κάμμορος (Bechtel, p. 186), ne dérive ni de μοῖρα (Th. Arnold, « those who habitated the same [...] division of Bœotia with the Thebans ») ni de μόρα (*LSJ*) ni de μέρος (Hornblower, commentaire de 1996, p. 298), mais de μόρος au sens primitif de « part ». De ζύμμορος, apparemment disparu en attique classique (car on ne saurait guère croire que Thucydide ait recouru à un mot attique très rare pour désigner les « confédérés » de Thèbes), provient le substantif francisé en « symmorie » et bien connu, avec « syntélie », dans l'économie publique athénienne. Selon toute apparence, l'adjectif ζύμμορος correspond à ζυντελής (que Thucydide n'emploie pas)

6. Dans le chapitre VI de « Thucydides and the Outbreak of the Peloponnesian war », Badian estime que l'assemblée spartiate a dû se prononcer deux fois sur la question de savoir non s'il fallait déclencher la guerre, comme Thucydide le dit à propos du premier (I, 79, 2) et du second vote (I, 88), mais si les Athéniens ont violé le traité de paix (I, 87, 2, document censé démontrer la falsification de Thucydide mais que ce dernier n'aurait pas transcrit, me semble-t-il, s'il avait voulu tromper ses lecteurs afin de leur faire attribuer à Sparte la responsabilité de la guerre). Selon Badian, l'assemblée de la symmachie ne s'est pas non plus prononcée sur la guerre, comme le prétend Thucydide (I, 125, 1, cf. I, 87, 4), mais sur la même question que celle soumise à l'assemblée de Sparte. La preuve en est, croit-il, que des négociations avec Athènes ont eu lieu après le vote de la symmachie. Mais cet argument perd sa valeur si le vote de la guerre, bien distinct de l'état de guerre, n'implique que la dévolution à l'instance exécutive (Sparte) des pleins pouvoirs pour déclencher les hostilités au moment qu'elle juge opportun (voir U. KAHRSTEDT, *Griechisches Staatsrecht, Erster Band, Sparta und seine Symmachie*, Göttingen 1922, p. 262-263, 287 avec n. 2). Or, si le vote de la symmachie portait bien sur la guerre, les deux votes de l'assemblée spartiate n'ont guère pu avoir un objet différent, quant au fond des choses en tout cas (voir, sur ce point, les remarques de J. STEUP, 1919³, p. 241a, dans son commentaire à I, 87, 2).

ou à un participe tiré du verbe ξυντελεῖν⁷ et désigne les contributeurs et par extension les membres d'une alliance en tant que contributeurs : « sie waren nur συντελεῖς, Städte mit eigenem Gebiet und eigener Verfassung, aber den mächtigern zinsbar und ihre nothwendigen Bundesgenossen – ohne besondere Vertretung bei allgemeinen Berathschlagungen. In diesem Verhältniß stand Chäroneia zu Orchomenos im Peloponnesischen Kriege ; in demselben wohl auch die σύμμοροι Thebens, wie Oropos, welches indessen bisweilen auch als Böotischer Bundestaat erscheint » (K. O. Müller, *Orchomenos und die Minyer*, 1820, p. 403 = 1844², p. 397). La variante ζύμμαχοι (ms. E et quelques *recentiores*) est une glose vaguement correcte. Valla traduit par *socii*, interprétation qu'Henri Estienne retient tout en pensant qu'elle ne correspond pas au mot grec, qui, selon lui (à tort), devrait être σύμμοιρος.

VI « Thucydides and the Argives », p. 139-152. L'obsession bipolarisée de Thucydide pour Athènes et Sparte ainsi qu'une piètre estime pour les Argiens expliqueraient la prise en compte insuffisante de leur rôle par l'historien dans tous les domaines et son manque d'intérêt, y compris onomastique, pour Argos. Pourtant, l'article *Argos* de l'*index historicus et geographicus* de Thucydide (Poppo, *De historia Thucydidea commentatio*, 1856, p. 107-138) ou de l'*index* remarquable de N. Hammond dans sa traduction de 2009 est bien fourni !

Seconde section « plus spécifique et suivant l'ordre de succession des livres. I « Thucydides and Plataian Perjury », p. 155-169. Hornblower conteste l'idée de Stephanie West (*CQ*, 53, 2007, p. 438-447) que l'absence prétendue de concours apporté par les Athéniens aux Platéens résulte de la double violation présumée de serment par les Platéens. La discussion sur l'importance et les conséquences de la violation de serment aurait bénéficié de l'utilisation du livre de K. Latte, *Heiliges Recht*, 1920.

II « Thucydides, the Panionian Festival and the Ephesia (3. 104) », p. 170-181. Hornblower discute le chapitre (très célèbre à cause des citations de l'*Hymne à Apollon* attribué à Homère) où Thucydide compare l'ancien rassemblement des Ioniens et des habitants des îles voisines lors des *Delia* au rassemblement « actuel » des Ioniens lors des *Ephesia* : ἦν δέ ποτε καὶ τὸ πάλαι μεγάλη ξύνοδος ἐς τὴν Δῆλον τῶν Ἴόνων τε καὶ περικτιόνων νησιωτῶν. ξύν τε γὰρ γυναῖξί καὶ παισὶν ἐθεώρουν, ὥσπερ νῦν ἐς τὰ Ἐφέσια Ἴωνες κτλ. (III, 104, 3 avec le texte et la ponctuation de Hornblower). Hornblower commence à écarter (avec raison) la suggestion de P. M. Fraser consistant à considérer comme interpolés les mots ὥσπερ νῦν ἐς τὰ Ἐφέσια Ἴωνες et communique sa proposition alternative de déplacer après Ἐφέσια la virgule traditionnelle après Ἴωνες. Mais cette nouvelle ponctuation fait plus de mal que de bien : on se demande pourquoi, parmi ceux qui fréquentaient les *Delia*, seuls les Ioniens s'y rendaient avec femmes et enfants. La ponctuation traditionnelle, qui limite aux Ioniens la fréquentation des *Ephesia*, est donc juste. Remarquer que Julius Steup, commentateur très sagace⁸, argue

7. Le premier à donner cette explication semble être J. G. SCHNEIDER dans son *Griechisch-Deutsches Wörterbuch*, II, Leipzig 1819³, col. 530a.

8. Il ne lui échappe pas que VAN HERWERDEN (*Studia Thucydidea*, 1869, p. 48) a eu raison de considérer, au début du paragraphe discuté par Hornblower, τὰ Δήλια comme une glose insérée de τὴν πεντητηρίδα.

de la mention des Athéniens au § 6 pour l'ajouter ici : τῶν Ἰωνῶν τε καὶ <Ἀθηναίων καὶ> περικτιόνων νησιωτῶν. Hornblower reproduit III, 104, 6, τὰ δὲ περὶ τοὺς ἀγῶνας καὶ (conjonction supprimée par Krüger) τὰ πλείστα κατελύθη ὑπὸ ζυμφορῶν, ὡς εἰκός, πρὶν δὴ οἱ Ἀθηναῖοι τότε τὸν ἀγῶνα ἐποίησαν καὶ ἵπποδρομίας, ὃ πρότερον οὐκ ἦν, avec la traduction de Hammond « but most elements of the festival were abandoned, naturally enough, when Ionia had its troubles. But now, the Athenians restored the games and added chariot-races, which had not been held in the past ». Il manque dans le grec le mot indispensable correspondant à l'idée de restauration et d'ajout : je suggère qu'entre ἀγῶνα et ἐποίησαν est tombé le participe ἀνανεωσάμενοι (le mot juste thucydidéen), « ayant restauré le concours, ils organisèrent aussi des courses de chevaux et de chars, qui n'existaient pas ». Le problème de Hornblower est de déterminer la nature des *Ephesia* : sont-ils 1) identiques aux *Artemisia* ; 2) aux *Panionia* transférés de Mykalè à Éphèse ; 3) distincts des premiers et des seconds ? Rappelant qu'une inscription agonistique d'époque romaine (*I Eph V 1605*) distinguant *Ephesia* et *Artemisia* condamne la première solution, il penche pour la seconde sans affronter ce que je crois être une difficulté : si les *Panionia* sont consacrés à Poséidon (cf. Nilsson, *Griechische Feste*, p. 75) et les *Ephesia* à Artemis (cf. Pollux I, 37 cité par Hornblower), peut-il s'agir du même festival ? L'inscription mentionnée distingue *Ephesia*, *Artemisia* et κοινὰ Ἀσίας ἐν Ἐφέσῳ. Avec les *Panionia* (retransférés à Mycalè), on pourrait bien avoir quatre festivals distincts.

III « Thucydides and 'Chalcidic' Torone (4.110.1) », p. 182-195. Un archéologue voulant démontrer que Toronè n'est pas une colonie eubéenne a cru trouver un appui dans l'expression de Thucydide « Toronè la chalcidienne » : s'il avait voulu dire que Toronè était une colonie de Chalcis en Eubée, Thucydide aurait, croit notre archéologue, recouru, comme il fait ailleurs, au mot ἀποικία suivi d'un génitif ; d'autre part, peu ferré en grammaire grecque ancienne, l'archéologue considère Χαλκιδικός comme un adjectif directement dérivé de χαλκός, l'adjectif faisant allusion à l'exploitation du minerai. « Chalcidien » doit, suppose Hornblower, avoir le même sens quand il qualifie Toronè et Olynthe (IV, 123, 4). Or, d'après lui, Toronè ne pouvait être membre d'un État ou d'une ligue chalcidiens au V^e siècle, et Olynthe (on le sait) n'est pas une colonie de Chalcis en Eubée. Il suit que « Toronè la chalcidienne » ne peut vouloir dire « Toronè, colonie de Chalcis » et que, comme Olynthe, Toronè a été affiliée aux Chalcidiens par ceux qui voulaient redorer le blason de leur cité en laissant entendre un lien colonial fantasmagique. Cela est ingénieux, de quelque conséquence pour l'histoire ou l'« imaginaire » de la colonisation grecque, et peut-être vrai. Mais les prémisses du raisonnement ne sont pas sûrs. « Chalcidien » désigne les colonies chalcidiennes en Sicile (III, 86, 2), une en Italie, Cumes (VI, 4, 5), mais rien, me semble-t-il, n'implique ni que partout chez Thucydide une cité dite « chalcidienne » soit à proprement parler une colonie eubéenne ni davantage que « chalcidien » ait la même valeur dit de Toronè ou d'Olynthe. En réalité, le lien de Χαλκιδικός avec l'ethnique (Χαλκίδεως) dont il est le « ctétique »⁹ est susceptible de revêtir bien des

9. Cf. SCHWYZER, *Griech. Gram.*, I, p. 497 § 6. Selon Hornblower invoquant P. M. FRASER, *Greek Ethnic Terminology*, Oxford 2009, p. 46 n. 90, « the feminine form of the ethnic Χαλκίδεως is (by a common type of adjustment) Χαλκιδική ». Le féminin de Χαλκίδεως est Χαλκίς, « comme la cité du même nom » (Étienne de

nuances, à commencer par la possession (comparer l'expression de la possession au moyen de l'ethnique au gén. pl. en IV, 114, 2, à propos du fort de Lèkythos, « promontoire séparé de Toronè par un isthme étroit ») en passant par l'affiliation. C'est le contexte (et, à défaut de clarté, les érudits !) qui détermine quelle potentialité sémantique de l'adjectif est « actualisée ».

IV « Thucydides, Xenophon, and Lichas : Were the Spartans Excluded from the Olympic Games from 420 to 400 BC ? », p. 196-212 (cf. Thucydide, V, 49-50, 4 ; Hornblower penche pour une interdiction de 420 jusqu'à 416 exclu) – V « ΛΙΧΑΣ ΚΑΛΟΣ ΣΑΜΙΟΣ », p. 213-225. Le titre reproduit une inscription attique (dont l'attestation la plus récente est un vase publié par J. H. Oakley, *The Achilles Painter*, Mayence 1997, p. 137 n° 172) mentionnant le même anthroponyme que celui porté par le célèbre Spartiate Lichas (PL¹⁰ 492) vainqueur olympique à la course de chars en 420 et mentionné par Thucydide aux livres V et VIII. « The penultimate letter [of ΣΑΜΙΟΣ] could be an omicron or an omega » : Hornblower veut dire que l'omicron pourrait avoir la valeur d'oméga conformément à l'alphabet attique. Il n'entend donc pas, selon la formule vasculaire standard, « Lichas beautiful son of Samieus » (Beazley, Oakley), mais, combinant des considérations onomastiques et historiques, voit dubitativement dans ce Lichas un Spartiate « with the nickname Samios », « Lichas le Samien », en excluant d'office (« another Lichas », p. 294) une identification avec le vainqueur olympique suggérée dans son commentaire de 2008 (p. 132). Il concède qu'il pourrait s'agir d'un véritable Samien. Mais Beazley et Oakley ont raison contre lui. Il a bien tort de leur reprocher l'irrévérence consistant à prêter un barbarisme au Peintre d'Achille : le génitif contracte (Σαμιῶς¹¹) est de règle dans les inscriptions attiques du V^e s. (Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, I, p. 248). Commentant la formulation de Thucydide Λίχας ὁ Ἄρκεσίλου Λακεδαιμόνιος (V, 50, 4), il voit dans le génitif Ἄρκεσίλου « the correct Doric form of the name », mais la forme dorienne est Ἄρκεσίλα et Ἄρκεσίλου (forme explicitement attribuée à Thucydide dans le lexique de Photios [α 2818, I, p. 259 Theodoridis]) est la forme attique du génitif de l'anthroponyme Ἄρκεσίλας, attesté dans les inscriptions attiques. Les mss. de Thucydide ont Ἄρκεσίλαου, génitif correspondant à la forme Ἄρκεσίλαος qui ne serait pas incorrecte (elle est attestée dans les inscriptions attiques, cf. Threatte, II, p. 47-52). On trouve chez Thucydide lui-même, au nominatif, Archélaos (le roi de Macédoine), Nicolaos (un Spartiate), Torylaos (de Pharsale), à opposer à l'éphore Pleistolas (nominatif et génitif). « Arcésilaos » est la forme utilisée au nominatif et au génitif par Pausanias ou ses manuscrits (VI, 2, 1) à propos du père de Lichas et celle retenue par Poralla (PL 141). Alberti a eu raison d'adopter dans le second tome de son édition de Thucydide (1992) la variante Ἄρκεσίλου (cf. Λίχου V, 22, 2 contre Λίχα chez

Byzance, p. 684, 3-5 Meineke). Χαλκιδική qualifiant Toronè ne saurait de toute façon être un ethnique (malgré Hornblower, p. 186).

10. P. PORALLA, *Prosopographie der Lakedaimonier bis auf die Zeit Alexanders des Großen*, Diss. in. Breslau 1913.

11. Samieus (cf. Samios anthroponyme chez Hérodote 3, 55) est inédit, mais on connaît par ex. Aigialeus, l'officier spartiate Chalkideus chez Thucydide, Dôrieus chez Thucydide aussi, Euboeus, Klarieus, Mantineus, Mégareus, Mèlieus (seul cité par Hornblower), Pèraieus (cf. Bechtel, *Die historischen Personennamen*, p. 536-544).

Xénophon, *Hell.*, III, 2, 21). Thucydide aurait alors écrit le génitif attique de la forme attique *et* dorienne du nom du Spartiate. Le compatriote de Thucydide Critias (fr. 8, 2 West) a recouru, à propos du même homme, au génitif dorien dans le pentamètre où, d'après Plutarque (*Vie de Cimon*, X, 5), il souhaite les victoires d'Arcésilas le Lacédémonien (les mss. de Plutarque ont ἀγησίλα ; la même faute se trouve dans le ms. B de Pindare, *Ném.*, XI, 11). La forme dorienne du génitif de ces anthroponymes est attestée dans les inscriptions attiques dans le cas d'étrangers (Threatte, II, p. 50-51). S'agissant du génitif des anthroponymes doriens en -ας, la pratique de Thucydide, pour autant que ses mss. permettent de la connaître, est variable : voir Poppo, *De elocutione Thucydidis*, premier volume de sa grande édition, p. 251 ; J. M. Stahl, *Quaestiones grammaticae ad Thucydidem pertinentes*, Leipzig 1886², p. 54. Il n'est peut-être pas exclu, malgré le témoignage explicite du lexique de Photios (remontant à Aelius Dionysios, II^e s. ap. J.-C. ?), qu'il ait ici écrit Ἀρκεσίλα : comparer en particulier le génitif Πλειστόλα en V, 25, 1¹².

V « 'This was Decided' (ἔδοξε ταῦτα) : The Army as *polis* in Xenophon's *Anabasis* – and Elsewhere », p. 226-249. L'histoire des Dix-Mille et un épisode de la guerre de Sicile relaté par Thucydide forment le point de départ de cette réflexion transhistorique sur le rapport entre démocratie, comme lieu d'élaboration collective de la décision, et armée, comme espace d'obéissance du soldat à l'ordre donné par le chef. Nos démocraties connaissent peut-être surtout l'autoritarisme auquel une menace sert de justification ou de prétexte ; l'armée d'Athènes a-t-elle, selon un processus presque inverse, connu des procédures décisionnelles démocratiques¹³ ? Hornblower croit reconnaître un cas dans le passage délicat (VII, 48, 1) où Thucydide oppose à l'attitude de Démosthène, qui est en faveur d'un départ précipité de Sicile, celle de Nicias : « de son côté, Nicias voyait le fâcheux état des affaires, mais il ne voulait pas en divulguer la faiblesse, ni qu'on se dénonçât soi-même aux ennemis, en décrétant ouvertement dans un conseil nombreux le départ de l'armée ; car, en agissant ainsi, il serait bien difficile d'en dérober la connaissance, si on voulait l'effectuer » (trad. Didot, 1877-1879). Certes, cette traduction ne fait pas apparaître la problématique qui occupe Hornblower. Tout se joue en effet autour des mots que rend « dans un conseil nombreux », μετὰ πολλῶν : οὐδ' ἐμφανῶς σφᾶς ψηφίζομένους μετὰ πολλῶν τὴν ἀναχώρησιν τοῖς πολεμίοις καταγγέλλτους γίγνεσθαι¹⁴. Il convient tout d'abord de compléter les indications de Hornblower en signalant

12. Noter que, pour brouiller encore plus les pistes, les mss. *vetustiores* de Thucydide ont en IV, 127, 2 Βρασιδοῦ, certains *recentiores* Βρασιδα, non variante autorisée mais correction (« hypercorrection » ?).

13. Selon A. BAUER, *Die griechischen Kriegsalterthümer*, Munich 1893², p. 359, il faut d'autant plus admirer chez les Athéniens l'énergie dans la conduite de la guerre, la rapidité d'action et le bon ordre des troupes, que, entre autres, « les échanges entre le général et ses troupes se mouvaient dans les formes, rien moins que militaires, qui réglaient la vie politique ». Comparer KROMAYER-VEITH, *Heerwesen und Kriegführung der Griechen und Römer*, Munich 1928, p. 55-56 ; les §§ 72 et 73 du chapitre « Das militärische Kommando » dans les *Untersuchungen zur Magistratur in Athen* d'U. Kahrstedt, Stuttgart-Berlin 1936 ; les chapitres « Greek Military Discipline » et « Religion for Discipline » dans les tomes II et III de Pritchett, *The Greek State at War*, 1974 et 1979.

14. Comparer VII, 50, 3 « Nicias ne persistait plus de même dans son opposition, mais demandait seulement que la délibération ne fût pas ébruitée (μη φανερώς γε ἀξιῶν ψηφίζεσθαι) » (trad. Didot).

que la suppression par K. W. Krüger¹⁵ des mots μετὰ πολλῶν pourrait s'appuyer sur leur absence dans la traduction de Valla, qui est *instar codicis* ou *instar codicum* (bien sûr, on ne peut exclure ici une omission volontaire ou par étourderie de Valla). Hornblower admet l'authenticité de la locution, que, dans l'intérêt de son enquête¹⁶, il prend au sens de « with the votes of many » (Hobbes¹⁷) en entendant par « many » « most, or many of the ordinary troops, not just generals or even senior officers (*taxiarchoi*) and *trierarchoi*, ship commanders ». L'interprétation restrictive de πολλῶν, sous ses formes radicale (limitation aux généraux) et modérée (inclusion d'officiers de rang inférieur), s'est presque imposée depuis S. T. Bloomfield¹⁸ (1829) et Poppo (1838), qui rapproche Diodore XIII, 12 et en particulier le § 3 avec les mots déterminants τῶν εἰς τὸ συμβούλιον παρελημμένων, lesquels corroborent l'interprétation restrictive. Krüger semble être le premier à inclure d'autres officiers que les généraux dans les participants au conseil de guerre visés par μετὰ πολλῶν, mots qu'il supprime, en raison même de cette inclusion¹⁹. Jowett (1881) traduit « by a public vote given in a numerous assembly ». Dover (1970) suggère l'interprétation élargie tout en remarquant que Nicias « does not seem to envisage that in § 4, and even if only taxiarchs (as in 60.2) and trierachs were brought into the discussion, enough men would be involved to make it certain that the decision would become generally known ». Au contraire, Hornblower appuie l'interprétation élargie sur « what Nicias goes on to say at the end of the same chapter (7.48.4), to the cynical effect that many or most of the ordinary soldiers, who were now so vociferous for withdrawal, would no doubt change

15. « Wohl ein Glossem zu ἐμφανῶς. Denn von einer Zuziehung der Taxiarchen und Trierarchen finden wir keine Spur » (1861²). Les deux mots figurent dans la scholie « θ » (p. 390 Hude) μετὰ γὰρ πολλῶν βουλόμενοι οὐ δυνήσεσθε λαθεῖν ἐπιχειροῦντες ἀποπλεῦσαι, en laquelle on peut voir un argument en faveur de l'hypothèse de Krüger.

16. Il n'a pas songé à exploiter IV, 4, 1, où, selon le texte étrange que, fourvoyé par Raymond Weil, il défend dans son commentaire de 1996, Démosthène ne parvient à persuader « ni les généraux ses collègues ni les soldats, ayant ensuite (!) fait entrer au conseil les taxiarches ». En réalité, Alberti 1992 a raison d'accepter la suppression des mots traduits par « les soldats » : le sens est « comme il ne parvenait à persuader ni les généraux ses collègues ni les taxiarches qu'il avait ensuite fait entrer au conseil ».

17. « Hobbes, who for me is usually the final court of appeal on any point of translation » (p. 185). L'utile traduction de Hobbes a des qualités de finesse, d'intelligence politiques et psychologiques, de la beauté et du pittoresque, mais elle est approximative et rien moins que rarement erronée.

18. « It seems to have been usual on debating so important a measure as a total retreat and abandonment of an expedition, to desire the opinions of a general council of officers, by which the responsibility of the generals was much lessened : and to this it was that Nicias here objected. It is clear that the present was only a council of the commanders, namely, Nicias, Demosthenes, Eurymedon, Menander, and Euthydemus » (note de la traduction anglaise).

19. Bien à tort : voir, outre IV, 4, 1 déjà mentionné, la remarque de Grote citée à la fin de notre discussion et comparer les conseils de guerre spartiates évoqués par Kahrstedt, *Sparta und seine Symmachie*, p. 184-185, pour ne pas parler de ce qui est sans doute le plus célèbre conseil de guerre de l'Antiquité, Flavius Josèphe, *Guerre Juive*, 6, 237-243 (cf. G. ALON, « The Burning of the Temple » dans son recueil *Jews, Judaism and the Classical World*, Jerusalem 1977, p. 252-268). Mentionnons ici l'explication forcée de Marchant 1893 : « prob. N. only means that if they (ce pronom est aussi vague que dans le grec) voted for retreat, their vote would accord with the opinion of many in command, and that the enemy would hear that this is so ».

their minds when they got back to Athens ». Mais l'argument que fait valoir Nicias contre le retrait et qui porte sur le changement d'avis des soldats une fois revenus à Athènes n'implique nullement que ces soldats eussent constitué l'instance délibérative visée au § 1, car Nicias a en vue les soldats « qui aujourd'hui protestent qu'ils sont dans la peine », non ceux qui auraient pris part à la délibération refusée par lui. L'interprétation élargie de μετὰ πολλῶν exposée par Hornblower est donc des plus douteuses. Alan Griffiths (*ap.* Hornblower 2008, p. 634) attaque cette interprétation et l'autre : « μετὰ πολλῶν should mean people *other than* the subject of the sentence (so at least in all the other six exx. In Th.). It can't therefore mean "with a lot of people included in the voting" ». Si l'objection vaut pour le sens de la préposition que Griffiths²⁰ considère, il existe une autre possibilité d'interprétation, vue par Heinrich Stein dans ses extraits de Thucydide (Berlin 1896) : *coram multis*, « en présence de beaucoup de gens ». Hornblower (p. 230 n. 4) objecte qu'alors il y a une redondance peu thucydidiéenne²¹ entre ἐμφανῶς et μετὰ πολλῶν. S'il a raison, la solution pourrait bien être celle qu'il écarte d'emblée, à savoir l'athétèse : le parallélisme serait alors parfait entre 48, 1, ἐμφανῶς σφᾶς ψηφίζομένους et 50, 3, μὴ φανερώς γε ἀξιῶν ψηφίζεσθαι. Mais une remarque de Grote (*A History of Greece*, VI, p. 142 n. 2) suggère que « en présence de beaucoup de gens » pourrait donner une précision rien moins que redondante : « it seems probable that some of the taxiarchs and trierarchs were present at this deliberation, as we find in another case afterwards, c. 60. Possibly Demosthenes might even desire that they *should* be present as witnesses respecting the feeling of the army, and also as supporters, if the matter came afterwards to be debated in the public assembly at Athens ».

VI « Sticks, Stones and Spartans : The Sociology of Spartan Violence », p. 250-274. Le point de départ de cette étude, qui fait contrepoint à la précédente, est le passage (VIII, 84, 1-3) où Thucydide relate cet incident : en 411, les marins de Syracuse et de Thurii viennent²² réclamer leur impayé au navarque Astyochos (*PL* 169) qui ne craint pas de lever son bâton sur leur interlocuteur Dorieus de Rhodes, homme qui devait pourtant en imposer, fils du Diagoras célébré par Pindare dans l'*Olympique* VII et lui-même pancratiaste victorieux aux Jeux Olympiques de 432, 428 et 424²³, pour ne pas mentionner les victoires remportées dans

20. Sa propre explication, « "their (own) withdrawal along with large forces", *sc.* (I think) allied forces », est un remède désespéré.

21. Voir cependant le chapitre *De Verboseitate* dans le premier volume de la grande édition de Poppeo, p. 203 ss. Comme Pindare, Thucydide mêle ellipisme et *abundantia*.

22. Le mot προσπεσόντες, généralement rendu comme si on avait le vocable attendu προσελθόντες, est très frappant ; je me demande si ce n'est pas une faute par anticipation de ἐπιπεσόντες (§ 4).

23. Voir Thucydide III, 8 avec le commentaire de Hornblower 1991 et le livre ici examiné, p. 47-48. Ce serait une erreur de supprimer, comme Hornblower l'envisage, la phrase « c'était l'olympiade où Dorieus le Rhodien triomphait pour la seconde fois ». Hornblower reconnaît lui-même que la précision « Rhodien », donnée pour une époque (428) où Dorieus semble avoir été citoyen de Thurii, peut s'expliquer par l'origine rhodienne de cet illustre athlète et de sa non moins illustre famille (« Dorieus le Rhodien » est une restitution dans l'inscription de Delphes *SIG* 82, 1 et dans l'inscription d'Olympie n° 151 discutée par Frazer dans son *Pausanias*, IV, p. 26-28 ; opposer « Dorieus le Thourien » dans l'épigramme du pseudo-Simonide *A. P.* XIII, 11 = L Page [*Further Greek Epigrams*, 1981], avec la réaction de l'interlocuteur « N'était-il pas rhodien de naissance ? »). Cette phrase parenthétique

d'autres concours. Astyochoch échappe aux protestataires qui, éclatant de colère²⁴, se précipitent pour le frapper en se réfugiant près d'un autel. Ce passage avait frappé, avant Hornblower, l'éminent Valckenaer, qui rassembla des parallèles dans une note érudite à Hérodote VIII, 59. Hornblower appuie sur de tels passages l'idée que les Spartiates, et notamment les détenteurs du baton (*baktèria*) comme insigne présumé de leur charge et de leur autorité²⁵, ont suscité la plus grande antipathie chez les autres Grecs en les traitant comme des hilotes. D'autant plus grande dut être l'humiliation ressentie par les Spartiates eux-mêmes quand leur compatriote Lichas, conseiller délégué par Sparte auprès d'Astyochoch en 412-411 (VIII, 39, 2) et vainqueur olympique en 420 par le truchement de son aurige et en délicatesse avec les *hellanodikai*, fut frappé par les « porte-verges » (*rhabdouchoi*) dans un épisode relaté par Thucydide (V, 50) et rappelé ici par Hornblower. L'anecdote ne manque pas de sel quand on se souvient de l'éducation spartiate et des « porte-fouets » (*mastigophoroi*) réputés accompagner le *paidonomos*. Mais la comparaison du traitement des autres Grecs en général par les Spartiates avec leur traitement des hilotes est très exagérée, même si Kahrstedt, *Sparta und seine Symmachie*, p. 184 et 327, a raison de remarquer que, Thuriis ne faisant pas partie de la symmachie péloponnésienne, Dorieus n'était pas soumis à l'*hègémôn* spartiate.

Troisième section « Reception ». La première étude est issue d'une communication prononcée à Bordeaux 3 dans le cadre d'un colloque dont les actes ont été publiés sous le titre *Ombres de Thucydide* en 2010 aux presses d'Ausonius, et, volontairement paradoxale, elle s'intitule « Thucydides' Awareness of Herodotus, Or Herodotus' Awareness of Thucydides ». Hornblower suggère que certains passages d'Hérodote pourraient se comprendre en référence

est-elle un ajout ultérieurement effectué par Thucydide eu égard au rôle de Dorieus en 412-411 et de la mention qu'il en fait en VIII, 35 (où Dorieus est présenté comme le troisième fils de Diagoras) et 84 ? Dans ce cas, « Rhodien » pourrait être particulièrement pertinent, si, comme le dit Hornblower 1991, p. 391, « Dorieus returned to Rhodes soon after Th.'s narrative ended, a fact which Th. surely knew, at least at a late stage of composition or revision ». Mais sur quelle donnée positive s'appuie ce retour de Dorieus à Rhodes, supposé, certes, par la présentation de Beloch, *Griechische Geschichte* ², III 1, p. 44, et présenté comme un fait par H. A. HARRIS, *Greek Athletes and Athletics*, édition de 1979, p. 124 ? « We do not know where Dorieus lived between 407-406 and 395-394 », remarque Jacoby, *FGrH*, IIIb (Supplement), vol. II, n. 6 p. 140 à Androtion 324 fr. 46. La destinée fascinante de cet athlète, capturé et, peut-être en raison de ses quatre victoires aux Panathénées (*SIG* 82, 4), libéré par les Athéniens en 407-406, pris et condamné à mort en 395-394 par les Spartiates dont pourtant il avait été un séide, conserve sa part de mystère (hypothèses sur sa condamnation à mort chez Grote, VII, p. 438, et Jacoby).

24. Les mss. sont partagés entre ἐγκραγόντες (CG, Valla *cum clamore* ?) « poussant des cris d'orfraie », vulgate éliminée par Poppo (texte de 1828 et commentaire de 1838) et rétablie par Hude (1890) et Alberti (2000), et ἐκραγόντες (ABFM ; ἐκραγόντες E), « éclatant de colère », leçon reproduite par Hornblower. La tradition CG semble substituer à un idiotisme plus rare (cf. Hérodote VI, 129, 4) un mot en vogue à une époque plus tardive (cf. par ex. Josèphe, *Guerre Juive*, I, 622 ; Aristophane, *Plutus*, 428, devrait être retiré des lexiques : voir l'*OCT* de Nigel Wilson).

25. Voir Kahrstedt, *Sparta und seine Symmachie*, p. 222-223.

à des passages de Thucydide traitant de sujets liés à ceux abordés par Hérodote²⁶. La condition de possibilité de cette thèse est que, au rebours des anecdotes faisant du petit Thucydide un auditeur d'Hérodote (cf. L. Piccirilli, *Storie dello storico Tucidide. Edizione, traduzione e commento delle Vite*, Gêne 1985, p. 158-161), ce dernier aurait connu, avant la publication posthume de l'ensemble, des morceaux de l'œuvre de Thucydide récités par leur auteur : « the occasion could have been sympotic, or even public, such as one of the panhellenic festivals » (p. 285)²⁷. Et Hornblower d'envisager quelques candidats à la récitation : « the *stasis* at Kerkyra [cf. p. 280 : « Thucydides describes *stasis*, civil strife, at Kerkyra under the year 427 (3.82-4), an obvious candidate for a separate recitation piece »]. But there are plenty of others. I have, after experiments, worked out that the entire Sicilian narrative books 6 and 7 would take about eight hours to recite, something like an evening at the opera » (p. 283). Huit heures, c'est bien long pour une soirée opératique ! M. L. West (*The Making of the Iliad*, 2011, p. 76) suppose que les 24 rhapsodies de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* étaient récitées aux Panathénées à raison de six par jour ; les six premiers chants de l'*Iliade* comptent 3931 vers, les livres VI et VII de Thucydide 5 344 stiques. Sauf erreur de ma part, ce que l'on connaît des récitations dans le cadre des festivals ne s'accommode guère d'une différence de taille aussi abyssale que celle qui oppose le drame sicilien à trois chapitres (III, 82-84), dont il faut peut-être retrancher le dernier, dès l'Antiquité soupçonné, comme nous l'apprennent les scholies, d'être apocryphe – le fait que Flavius Josèphe et Dion Cassius semblent en imiter certains passages [cf. J. M. Stahl à III, 84, 2 dans l'édition commentée de Poppe-Stahl, II.1, 1875] n'en prouve pas l'authenticité mais pourrait fournir un *terminus* pour l'interpolation, en admettant, ce qui est très disputé, qu'on ait bien à faire à un chapitre apocryphe. Le drame sicilien, quant à lui, occupe les livres VI et VII (dilogie) de l'édition présumée alexandrine en huit livres et, d'après Wilamowitz (*Curae Thucydideae*, 1885, p. 6 = *Kleine Schriften*, III, p. 66), il figurait aux livres IX, X et XI (trilogie) de l'édition concurrente en treize livres. Bien sûr, on ne peut exclure que Thucydide ait récité son œuvre dans un cadre autre que celui des festivals, même si l'idée d'un Thucydide récitant dans un contexte symposiaque cadre peu avec le sérieux traditionnellement associé (à tort ?) à sa sévère figure de penseur et d'historien. Un autre obstacle est peut-être la complexité d'un style dont on se demande si le cadre symposiaque, si restreint soit-il, ne compromet pas l'intelligibilité. Hornblower objecterait peut-être que les complexes odes pindariques étaient bien faites pour être exécutées, mais c'était dans le cadre d'un spectacle multidimensionnel comprenant, entre autres, un accompagnement musical :

26. C. Scardino (*BMCR* 2011.06.38) mentionne, dans le même ordre d'idées, une étude de K. RAAFLAUB, « Herodot und Thukydides : Persischer Imperialismus im Lichte der athenischen Sizilienpolitik » dans N. EBERHARDT, L.-M. GÜNTHER eds., *Widerstand – Anpassung – Integration. Die griechische Staatenwelt und Rom. Festschrift für Jürgen Deininger zum 65. Geburtstag*, Stuttgart 2002, p. 11-40.

27. Là-contre voir V. EHRENBURG, *From Solon to Socrates*, Londres/New York 2011³, p. 295 : « His book, he knew, was not suitable to be read aloud before a large audience, as Herodotus' work had been », et de citer le très célèbre paragraphe I, 22, 4, qui constitue en effet une objection assez forte, quoique peut-être non dirimante (cf. le commentaire de Hornblower 1991, p. 61), contre l'idée d'un Thucydide récitant dans un cadre agonistique.

rien de tel n'eût adouci la difficulté de la prose thucydidéenne. En tout état de cause, de la circulation du « Torso »²⁸ thucydéen avant l'édition posthume on n'a, à ma connaissance, aucune preuve positive²⁹. Selon le péripatéticien Praxiphanès de Mytilène (fr. 18 Wehrli = *Vie de Thucydide* attribuée à Marcellinus, § 30³⁰), « Thucydide était pratiquement inconnu de son vivant », comme historien naturellement. Ce témoignage est en quelque manière complété par celui, encore plus disputé, de Diogène Laërce II, 57³¹ (d'après Démétrios de Magnésie, suppose-t-on), qui attribue la connaissance de Thucydide historien à la diffusion par Xénophon des « livres de Thucydide ».

La seconde étude, « The Fourth-Century and Hellenistic Reception of Thucydides » (p. 286-322) veut battre en brèche « the traditional view, held by e.g. Gomme and Luschnat, that Thucydides virtually disappeared from sight between Philistos and Cicero, being thought too difficult and rebarbative to have exerted influence » (p. 337). S'il est frappant que Thucydide n'est pas nommé par Xénophon, Isocrate, Platon³², Démosthène et Aristote, il ne faut pas oublier qu'il critique Hérodote sans le nommer jamais : l'ignorance d'un auteur par un autre ne se conclut pas *ex silentio* ! Henri Weil (*JS*, 1891, p. 203-204) a mis en lumière un exemple frappant : Aristote (*Constitution d'Athènes*, 18) complète tacitement l'information que Thucydide (I, 20), corrigeant sa propre erreur (VI, 57), donne sur l'histoire des tyrannicides (autre exemple, bien connu celui-là, relatif à la commission chargée de rédiger une nouvelle constitution dans le cadre de la préparation du gouvernement des

28. Pour reprendre l'expression excellente de WILAMOWITZ, *Die griechische Literatur und Sprache*, p. 107, dans P. HINNEBERG éd., *Die Kultur der Gegenwart*, I,8, 1912.

29. En revanche, les ajouts effectués par Thucydide et certains accidents textuels suggèrent qu'il écrivait non sur un rouleau, mais sur des feuilles libres, qu'il empilait : cf. W. K. PRENTICE, « How Thucydides wrote his history », *CIPh* 25, 1930, p. 125-126 (avec les réflexions de W. K. PRITCHETT, *Thucydides' Pentekontaetia and Other Essays*, Amsterdam 1995, p. 34-35) ; L. CANFORA, *Tucidide continuato*, Padoue 1970, p. 9-10, sans oublier les ingénieuses hypothèses de J. HELMBOLD, *Ueber die successive Entstehung des Thucydideischen Geschichtswerkes*, II.1 (Progr. Mulhouse), Bâle 1882, p. 8-9. L'idée qu'Athénée 234^e indique le nom du secrétaire auquel Thucydide dictait, Stéphanos, est une bourde de TH. BIRT, *Von Homer bis Sokrates* ⁴, p. 457 n. 6a : il s'agit du *grammateus* Stéphanos (PA 12884), fils de Thucydide (PA 7268) fils de Mélésias.

30. Sur ce témoignage et notamment son texte, l'analyse de Wilamowitz, « Die Thukydideslegende » (1877), *Kleine Schriften*, I, p. 27-29, demeure sans égale. La raison pour laquelle, bien des années plus tard, Wilamowitz (*Platon*², II, p. 12) considère comme sans valeur le témoignage de Praxiphanès me paraît, comme à Canfora (*Tucidide continuato*, p. 74 n.), peu valable. Cela ne veut pas dire qu'il faut prendre ce témoignage pour argent comptant. En conservant le texte « Thucydide était pratiquement inconnu du vivant d'Archélaos (mot supprimé par E. Q. VISCONTI, *Iconographie grecque*, I, édition milanaise de 1824, p. 320 n. 2) », les éditeurs de la *Vie de Thucydide* attribuée à Marcellinus et ceux qui utilisent cette source (ainsi même J. KIRCHNER, PA 7267, I, p. 469) illustrent le caractère non linéaire du progrès de la philologie.

31. Cf. F. E. ADCOCK, *Thucydides and his History*, Cambridge 1963, p. 98-106 et 137-138 ; L. CANFORA, *Tucidide continuato*, p. 73-74.

32. « Ich bestreite jede Beziehung auf Thukydides bei Platon überhaupt », n'hésitait pas à affirmer Wilamowitz (*Platon*, II², p. 127 ; il avait fini par considérer le *Ménéxène* comme inauthentique).

Quatre-Cents : *Constitution d'Athènes*, XXIX, 2 corrige Thucydide VIII, 67, 1³³). Après avoir mentionné l'étude d'Henri Estienne sur Denys d'Halicarnasse imitateur de Thucydide, rappelons que le pionnier des études modernes de réception de Thucydide est Poppo avec le chapitre *De scriptoribus, qui Thucydidem imitati sunt* du premier tome (1821) de sa grande édition commentée. Il montre plus de prudence et de rigueur que beaucoup de Modernes dans la détermination et la distinction des imitations. Hornblower complète et corrige la dissertation de H. G. Strebel, *Wertung und Wirkung des thukydidischen Geschichtswerkes in der griechisch-römischen Literatur*, Munich 1935, ainsi que l'article d'Otto Luschnat dans la *Real-Encyclopedie* de 1971 (Hornblower ne cite pas la réimpression augmentée de 1978 sous forme de livre avec le titre *Thukydidēs der Historiker*). L'étude de Hornblower et le volume collectif déjà mentionné *Ombres de Thucydide* se complètent : ainsi, l'étude de Sophie Gotteland, *Ombres*, p. 35-50, prolonge le paragraphe (p. 295) consacré à Démosthène par Hornblower. Ce dernier semble ne pas connaître le chapitre où W. Schmid (*Gesch. d. griech. Lit.*, I.5, 1948, p. 207 ss.) corrige Strebel et mentionne comme imitateur de Thucydide Énée le Tacticien, que, avec les Atthidographes, Hornblower reproche à Strebel et à Luschnat de laisser de côté. Hornblower relève un écho frappant connu depuis longtemps : Thucydide V, 9, 8 « la vague suivante est plus redoutable pour les ennemis que celle qui est présente et qui combat » = Énée 38, 2, « l'ennemi craint davantage la vague suivante que celle qu'il a sous les yeux et qui est déjà présente ». L'imitation corrobore peut-être le doute jeté par van Herwerden (*Studia Thucydidea*, p. 70) sur ce qui correspond à « et qui combat » : il propose de supprimer comme glose insérée καὶ μαχομένου, mots présents dans les mss. et traduits par Lorenzo Valla. La page (313) sur Salluste aurait peut-être bénéficié de la connaissance de Th. Fr. Scanlon, *The Influence of Thucydides on Sallust*, Heidelberg 1980³⁴. Hornblower ne se limite pas à faire défiler les candidats à l'attestation positive de l'influence de Thucydide : il s'interroge aussi sur les raisons qui peuvent expliquer l'intérêt ou le manque d'intérêt présumé des auteurs pour Thucydide. Hérodote, peut-on remarquer avec Hornblower, offrait à la glorification du monde grec en opposition au monde barbare plus ample matière que la guerre intra-hellénique étudiée par Thucydide. Quant à la difficulté légendaire et néanmoins réelle de Thucydide, il ne faut pas surestimer son rôle répulsif dans la fortune de cet historien : « la différence quantitative entre les témoins papyrologiques de Thucydide (91) et ceux d'Hérodote (44) ou de Xénophon (40) est trop accusée pour être de l'ordre du hasard et montre que le premier était de loin le plus lu des historiens grecs », écrit J.-L. Fournet (*Ktēma*, 27, 2002, p. 68) dans la publication de P. Strasb. gr. 66 a (IV^e/V^e s.). Il met cette prééminence sur le compte de « l'engouement pour l'atticisme du siècle de Périclès ». N'oublions pas que les *Épinicies* de Pindare et l'*Alexandra* de Lycophron ont été des textes scolaires à différentes époques romaines et byzantines. Après avoir constaté que les fragments de l'historien Dexippos montrent que son modèle, comme

33. Même Kahrstedt, qui préfère le témoignage de Thucydide à celui d'Aristote sur « Die Staatsstreich von 411 » (dans ses *Forschungen zur Geschichte des ausgehenden fünften und des vierten Jahrhunderts*, Berlin 1910, p. 235-268), reconnaît ici une étourderie (« Versehen ») du premier.

34. Voir aussi le chapitre V de L. CANFORA, *Tucidide tra Atene e Roma*, Rome 2005.

celui de Dion Cassius une génération plus tard, est Thucydide, Ed. Schwartz (*Griechische Geschichtschreiber*, p. 290) explique avec un humour grinçant que « du moins il s'est de bonne foi efforcé d'écrire d'une manière aussi obscure et contournée que possible » (« so dunkel und gezwungen zu schreiben wie nur irgend möglich »).

La troisième étude (p. 323-346), intitulée « *The Old Oligarch* (Pseudo-Xenophon's *Athenaion Politeia*) and Thucydides : A Fourth-Century Date for the *Old Oligarch* ? », reprend l'idée d'Ernst Kalinka (édition commentée de 1913) que le traité attribué à Xénophon serait né dans un contexte symposiaque et appartiendrait à la littérature symposiaque. Rappelons que Cobet (*Novae Lectiones*, 1858, p. 738-740) avait déjà identifié des traces de dialogue dans ce qu'il considérait (à juste titre) comme un texte perturbé et lacunaire, état que Wilamowitz (*Einleitung in die griech. Trag.*, p. 130) lie à la mauvaise transmission de la littérature « hypomnématique » (selon Th. Birt, *Kritik und Hermeneutik*, 1913, p. 240, l'opuscule a été rattaché dès avant l'époque Alexandrine à la *Lakedaimonion Politeia*, le second mot de l'opuscule n'étant autre qu'une particule de connexion). Cobet ne croyait pas que les indices de dialogue pussent se ramener à un emploi rhétorique de la seconde personne, comme d'aucuns l'ont cru après Kalinka. L'innovation de Hornblower ne réside pas, comme il le dit, dans la datation de l'opuscule au IV^e s., mais, semble-t-il (car la littérature sur le sujet est considérable et les thèses les plus contradictoires et aventureuses ont été soutenues), dans l'idée qu'il pourrait s'agir d'un texte ironique émanant d'un lecteur de Thucydide qui, sous le masque d'un oligarque contemporain des faits qu'il évoque, ferait en apparence une critique de la démocratie athénienne et en réalité un éloge indirect de cette dernière (j'ai une connaissance indirecte de « R. Schöll, *Die Anfänge einer politischen Litteratur bei den Griechen*, Festrede, München, 1890, Akademie-Verlag », selon qui l'opuscule avait pour but de montrer la nécessité interne de la démocratie athénienne, même si elle n'agréait pas à l'auteur). La ludicité symposiaque expliquerait la complexité acrobatique et cryptique de la posture du Pseudo-Xénophon telle que Hornblower l'imagine. Du même coup, puisqu'il découlerait de Thucydide, ce texte cesserait de pouvoir être utilisé comme une source parallèle à Thucydide par les historiens, auxquels Hornblower envoie cette pique : « the literary identity of the *O. O.* is too slippery a question to be left to the ancient historians » (p. 346). Ce qui me semble certain, c'est que, si l'on veut dater l'opuscule du IV^e s., il n'y a que deux solutions : soit, comme Cobet et avant lui un certain Aug. Fuchs (*Quaestiones de libris Xenophontis de republica Lacedaemoniorum et de republica Atheniensium*, Leipzig, 1838, attribuant la rédaction à l'an 371), on le réattribue à Xénophon, à qui J. G. Schneider l'avait à très juste titre enlevé dans son édition des *opuscula* de Xénophon (1817), soit on élabore une hypothèse nécessairement compliquée pour à la fois priver Xénophon de la paternité du texte et dater ce dernier du IV^e s. Dans sa *Wissenschaftliche Syntax der Griechischen Sprache* (Berlin 1829, p. 10 n. 20), G. Bernhardt fait remonter, en s'appuyant abusivement sur II, 8, l'opuscule à l'époque macédonienne ! Si j'étais historien, je répondrais à la pique de Hornblower en remarquant que l'excessive complexité même de son hypothèse rend plus attrayante une datation au V^e s., adoptée dans la dernière édition commentée de J. L. Marr et P. J. Rhodes (2008), comme le signale Hornblower. Un lien curieux de ce

pseudo-Xénophon avec Thucydide est le fait qu'en 1948 W. Nestle envisagea l'attribution au fils d'Oloros, tant il était, rapporte Hornblower, impressionné par les rapprochements textuels et idéels avec Thucydide (les parallélismes cités par Hornblower p. 329-330 me paraissent impliquer la dépendance non d'un auteur envers l'autre mais des deux auteurs par rapport à une époque, un milieu et un cercle d'idées, en distinguant bien sûr les idées de Thucydide auteur de celles qu'il attribue à tel ou tel personnage). Nestle ne fut ni le seul ni le premier à penser à Thucydide : l'attribution, plusieurs fois défendue, vint d'abord à l'esprit de l'excellent biographe de Thucydide Wilhelm Roscher (Göttingen, 1842, p. 252), qui la formule de façon amusante : « Mit einem Worte : der Verfasser jener kleinen Broschüre gehört zu den nächsten Geistesverwandten des Thukydidēs. Daß er mit diesem identisch gewesen, behauptete ich nicht : wollte ich es behaupten, man würde mich schwerlich direct widerlegen können ». Après une attribution à mon sens aussi peu plausible, celle de Boeckh (précédé, comme il le reconnaît, par Wilhelm Wachsmuth) à Critias ne peut que paraître séduisante, et l'intelligence et l'érudition de la célèbre note (*Staatsaushaltung der Athener*, I, 1851², p. 432-437) où le grand philologue et historien avance et justifie son hypothèse contribue à en accroître l'apparente attractivité³⁵. Selon Hornblower (p. 338), « the style [je dirais « la langue »] of the *O. O.* (...) is essentially Attic Greek with some Ionisms like θαλασσοκράτορες, at 2. 2 or ἄσσα for ἄτινα 2. 17 ». La forme θαλασσοκράτορες se trouve chez Thucydide et y passe aujourd'hui³⁶ pour une marque de l'influence de la littérature ionienne, mais les mss. du pseudo-Xénophon ont la forme attique θαλαττοκράτορες. Quant à ἄττα, c'est la forme transmise par les mss. de l'opuscule et, du moins pour l'indéfini (avec esprit doux), la forme donnée par les mss. de Thucydide³⁷. Hornblower ne fait qu'effleurer la question capitale du style proprement dit de l'opuscule : je serais enclin à suivre l'opinion de ceux qui, comme Th. Bergk (*Griechische Literaturgeschichte*, IV, 1887, p. 238), pensent qu'il est « von der sophistischen Kunst noch unberührt » (il voit dans l'opuscule « das älteste uns erhaltene Denkmal attischer Prosa »). Il semble qu'il manque à la science un ouvrage qui fasse l'histoire complète de la question en examinant, sur les traces de Busolt, *Griechische Geschichte*, III.2, 1904, p. 609-616, toute la bibliographie (beau sujet d'histoire de la philologie classique) et étudie les tenants et les aboutissants du problème même s'il ne peut aboutir à une conclusion qui s'impose.

35. Voir néanmoins la critique de TH. BERGK (1852), *Kleine Schriften*, II, Halle 1886, p. 583-584.

36. On y voyait autrefois une marque du vieil attique conservée par l'archaïsant Thucydide, mais les inscriptions attiques anciennes ont -ττ-.

37. L'orthographe de l'indéfini s'explique, selon Poppo, *De elocutione Thucydidis*, p. 210, parce qu'il fait partie des *vocabula praeter Atticam dialectum plane non usitata* (Wilamowitz, *Kleine Schriften*, III, p. 188, se trompe en croyant que Thucydide évite absolument ce mot « spécifiquement attique »). Hérodote a ἄσσα, mais non l'indéfini ; Thucydide a l'indéfini, mais non ἄττα. La graphie attique (-ττ-) de l'indéfini présente chez Thucydide et absent chez Hérodote semble confirmer que la graphie -σσ- dominante chez Thucydide résulte de l'influence de la littérature ionienne. Cette même graphie est celle des tragiques en opposition aux comiques (cf. l'examen sommaire d'A. WILLI, *The Languages of Aristophanes, Aspects of Linguistic Variation in Classical Attic Greek*, Oxford 2003, p. 237).

La quatrième et dernière étude (« Thucydides and Clarendon's *History of the Rebellion* », p. 347-365), dédiée à Oswin Murray, cherche à déterminer l'influence sous-évaluée de Thucydide sur l'histoire par Edward Hyde, qui devint Earl of Clarendon, de la guerre civile anglaise qui débuta en 1642. Le jugement de H. Stuart Jones (*ap.* T. R. Mills, édition commentée du livre IV, Oxford 1909, p. XIII), qui déclare à propos de Thucydide « he wrote history as only those can write it who have helped to make it » aurait sans doute été partagé par Clarendon : « there was never yet a good history made but by men conversant with business ». Hornblower (p. 363) suggère que cette histoire en 16 livres (deux fois le nombre de livres thucydidiens) fonctionne par tétrades, et il rappelle la théorie (H. R. Rawlings III, *The Structure of Thucydides' History*, Princeton 1981) selon laquelle Thucydide aurait projeté une œuvre en deux pentades. Il n'ignore pas que cette théorie amène à prêter à Thucydide l'idée d'une division en livres et une pratique réputées postérieures à lui³⁸. Le scholiaste à IV, 135, 2 (p. 287 Hude) conclut de l'existence de deux répartitions, l'octateuque et l'édition en treize livres, que Thucydide a écrit un texte non réparti en livres³⁹. Tout en excluant une répartition en livres anachronique, Birt 1907 (*Buchrolle*, p. 215) table sur un premier rouleau allant jusqu'à V, 24 inclus et un second partant de V, 26. Wilamowitz 1908 (*Kleine Schriften*, III, p. 309-310) imagine une première partie séparée (notre livre I, coïncidant avec un rouleau), un ensemble II-V, 24 et un autre non terminé et commençant à partir de V, 26, début « d'un nouveau rouleau, d'un nouveau *tomos*, d'une nouvelle *syntaxis* »⁴⁰. Thucydide, selon le grand érudit, aurait préparé un type de

38. Comparer, pour les deux pentades, TH. BIRT, *Die Buchrolle in der Kunst*, 1907, p. 266-267. Le manuscrit « hyper-hyperarchétype » en capitales rustiques de Quinte Curce était en deux tomes, I-V et VI-X : cf. *Gnomon* 83, 2011, p. 500, n. 1. Je gage que ces deux tomes recouvrent deux pentades en rouleaux de papyrus. La division I-V et VI-X est aussi thématique : la première pentade se termine sur la mort de Darius et Alexandre s'orientalise à partir du début de la seconde. P. Lejay (édition des *Satires* d'Horace, Paris 1911, p. 175) remarque que, de manière comparable à une décade divisée en deux fois cinq livres, « la sixième satire [du livre I], adressée à Mécène, renouvelle la dédicace et subdivise le livre en 5 + 5 ».

39. Croyant avec Denys d'Halicarnasse (*Sur Thucydide*, 16, mais Henri Weil, *REG* 13, 1900, p. 7 est de ceux qui envisagent une faute dans le texte de Denys) que Cratippe est un contemporain de Thucydide, K. W. Krüger, (*Untersuchungen über das Leben des Thukydides*, Berlin 1832, p. 82) et le colonel Mure (*A critical history of the language and literature of ancient Greece*, V, 1857, p. 53) pensent que Cratippe atteste l'indivision primitive de l'œuvre du fils d'Oloros : ils observent que Cratippe (fr. 1 Jacoby) paraît désigner le livre VIII par « la fin de l'Histoire ». « The historical works, écrit F. Jacoby (*Atthis : The Local Chronicles of Ancient Athens*, 1949, p. 82) that have been preserved had no titles (and their authors did not number the books) ».

40. Que devient alors V, 25 ? C'est, selon Wilamowitz 1919 (*Kleine Schriften*, III, p. 395), un texte que Thucydide aurait repris et reformulé dans une nouvelle version du livre V. Wilamowitz n'ignore pas que sa vision « libraire » de l'œuvre de Thucydide souffre d'un manque de clarté, qu'il attribue à l'état de nos connaissances. Cela étant, il me paraît difficile d'écarter l'idée que le dernier chapitre du livre I et le premier du livre II ont été conçus par leur auteur (Thucydide, selon Wilamowitz 1908) pour être respectivement la fin et le début d'un livre comme division compositionnelle d'une œuvre et en même temps unité bibliométrique. Ed. Meyer (*Forschungen zur alten Geschichte*, II, 1899, p. 279 n. 1) voit au contraire dans l'intention de souligner une césure dont témoignent I,146 et II,1, la marque du fait que Thucydide ignore absolument la répartition en livres. Wilamowitz 1908 revient sur un travail antérieur (1885, *Kleine Schriften*, III, p. 96-98) où il attribuait I,146 à l'auteur de l'édition posthume

répartition réalisé par Théopompe et Éphore⁴¹. Bien qu'elle ait réussi à avoir des partisans⁴², je ne peux pas croire à la théorie de B. Hemmerdinger (*REG* 61, 1948, p. 104-117), selon laquelle la formule de cloture du récit d'une année coïncide avec la fin d'un rouleau : les vingt et un livres-rouleaux ainsi dégagés eussent été de dimension par trop inégale⁴³. Quant à l'octateuque, souvent assigné à la période alexandrine⁴⁴, je me demande s'il n'a pas été fait d'après la neuvaine présumée alexandrine de l'œuvre d'Hérodote⁴⁵, rattachée⁴⁶ aux neuf Muses, comme la neuvaine sapphique⁴⁷ : « huit » serait à comprendre comme « neuf moins un », dans l'idée que l'histoire complète des vingt-sept années de guerre aurait tenu en neuf livres, à raison d'une moyenne théorique de trois années par livre (les livres II, III et IV contiennent chacun le récit de trois ans⁴⁸, tandis que le livre V couvre six ans et un morceau de la 7^e année). Thucydide

(réaction « à chaud » de J. STEUP à cette hypothèse dans ses *Thukydideische Studien*, II, Fribourg-en-Brigau 1886, p. 60). Sur l'appartenance de I,146 et II,1 à la « dernière rédaction », voir les remarques pénétrantes d'Ed. SCHWARTZ, *Das Geschichtswerk des Thukydides*, 1919, p. 263-264.

41. Cf. *infra* n. 52.

42. Ainsi E. G. TURNER, *Athenian Books in the fifth and fourth centuries B.C.*, Londres 1951, p. 15 ; L. CANFORA, *Tucidide continuato*, p. 17-40 ; H. BLANK, *Il libro nel mondo antico*, Bari 2008 (Munich 1992), p. 119.

43. Inégalité observée par Poppo (1821), premier volume de sa grande édition, p. 75, et par Mure, *A critical history of the language and literature of antient Greece*, V, p. 54 n. 4, qui nie que la division en livres originale ait pu se fonder sur la division en années.

44. Cf. Krüger, *Untersuchungen über das Leben des Thukydides*, p. 84, qui cependant n'exclut pas une attribution à Aristote ou Théophraste (l'idée n'est pas stupide : voir la suite de cette discussion et mon édition d'Alcée, I, p. XLV). Canfora, *Tucidide continuato*, p. 34, croit pouvoir restituer une édition alexandrine en sept livres et assigner l'octateuque à une époque post-alexandrine.

45. Hemmerdinger (*Essai sur l'histoire du texte de Thucydide*, 1955, p. 17-18) se fonde sur le découpage suivi par le commentaire d'Aristarque à Hérodote (papyrus Amherst 2.12) pour attribuer à l'érudition alexandrine la répartition en neuf livres. « Vielleicht teilte Aristarch selbst den Herodot ? » se demande Birt, *Buchrolle*, p. 216. Qu'est-ce qui empêche qu'Aristarque se soit conformé à une division antérieure à lui et même à l'érudition alexandrine en général ? L'attribution de la répartition en neuf livres à l'érudition alexandrine est affirmée comme vérité d'évidence par D. Asheri dans l'introduction générale du premier volume du commentaire à Hérodote publié par Oxford University Press sous la direction d'O. Murray et A. Moreno, 2007, p. 11.

46. Postérieurement, selon H. Stein (*praefatio* de son *editio maior*, Berlin 1869, p. XL, où il rejette comme insuffisamment autorisée l'attribution d'un nom de Muse à chaque livre ; introduction de son édition commentée, 1901⁶, p. LIII) ; *contra*, si je comprends bien, Birt, *Buchrolle*, p. 267, pour qui « Muse » = « livre ». Selon B. BALDWIN, *Studies on Greek and Roman History and Literature*, Amsterdam 1985, p. 14-17 (= « Herodotus and Tacitus : Two Notes on Ancient Book Titles », *QUCC* 16, 1984, p. 31-34), l'utilisation du nom des Muses comme sous-titres des neuf livres pourrait remonter à Hérodote lui-même ou à un contemporain. Asheri, *op. et loc. cit.*, remarque que la désignation des livres hérodotéens au moyen du nom des Muses n'est pas attestée avant le 2nd s. ap. J.-C., mais il se peut que le grammairien du début du I^{er} s. av. J.-C. Aurelius Opillus, en appelant, comme il semble l'avoir fait (cf. Th. BIRT, *Das antike Buchwesen*, 1882, p. 39), chacun des neuf livres de son *corpus* du nom d'une Muse imite et donc atteste l'éponymie des Muses pour l'édition d'Hérodote.

47. Cf. G. LIBERMAN, *L'édition alexandrine de Sappho* dans *Studi e Testi di Papirologia* 9, Florence 2007, p. 41-65. J. Lidov (*ap.* E. GREENE, M. B. SKINNER édés., *The New Sappho on Old Age*, Washington 2009, p. 107 n. 6) préfère l'hypothèse d'une édition en huit livres.

48. Regroupement rattaché à l'ecdotique alexandrine par B. HEMMERDINGER, « Les livres ternaires des Alexandrins », *Scriptorium* 17, 1963, p. 314.

lui-même (V, 26, 4) relate la prophétie suivant laquelle la guerre devait durer 3 x 9 années et l'avis des devins d'après lesquels les Athéniens devaient laisser passer 3 x 9 jours après l'éclipse lunaire avant de partir de Sicile⁴⁹. Il semble avoir été acquis, à partir de l'époque alexandrine, qu'un livre de prose (4 250 stiques pour le premier livre d'Hérodote, 3 419 pour le premier livre de Thucydide, 4 170 pour le premier livre de Polybe et 5 327 pour le troisième) puisse contenir au moins deux fois plus qu'un livre de poésie tel que le chant le plus long des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (1781 vers) ; rapprocher aussi les 60 000 stiques (50 000 d'après Birt, *Buchwesen*, p. 204) des vingt livres des *Antiquités Juives* de Josèphe d'après Josèphe lui-même dans la *sphragis* de cette œuvre. Opposer l'édition des *Helléniques* de Xénophon en sept livres comptant de 1 113 à 1 625 stiques selon une répartition postérieure à Xénophon et vraisemblablement alexandrine. On a trace d'une autre édition des *Helléniques* en neuf livres (cf. Birt, *Buchwesen*, p. 448) ; l'édition de Thucydide en neuf livres mentionnée par Diodore de Sicile (XII, 37 ; XIII, 42) doit probablement son existence à une confusion entre deux types de désignation des livres, la lettre *thêta* désignant le livre VIII ayant été prise pour le chiffre IX⁵⁰. La dimension des livres premiers (par exemple) d'Hérodote et de Thucydide ne concorde pas avec la dimension dite standard des livres-rouleaux alexandrins (entre 1 000 et 2 000 stiques d'après Irigoien, *Histoire du texte de Pindare*, p. 38-41), ce qui semble étrange. Or certaines *monobibloi* de Platon dépassent les 3 000 stiques, avec un maximum de 3 737 stiques pour le *Théétète* : voir Birt, *Buchwesen*, p. 440 n. 2, à qui j'emprunte les données stichométriques transcrites ici ; je ne prends naturellement pas en compte une œuvre telle que la *République*, dont la répartition en dix livres contenant entre 941 et 1 393 stiques ne remonte pas à l'auteur, mais je note par exemple que le traité d'Hippocrate *Sur le régime*, couramment distribué en trois livres, forme une monographie de 2 977 stiques (cf. Birt, *Buchwesen*, p. 461 n.). Je me demande donc si la répartition hérodotéenne n'a pas été effectuée au IV^e s., et ce à Athènes, capitale des lettres et de la librairie de l'époque⁵¹. Éphore, Théopompe et Aristote (pour ses dialogues) sont réputés avoir les premiers procédé à une répartition en livres⁵². Mon hypothèse n'implique ni l'usage préexistant de répartir une œuvre en livres formant autant de rouleaux (coïncidence entre le livre comme unité bibliométrique et le rouleau comme unité de librairie) ni une dimension standard du rouleau attique plus élevée que la dimension alexandrine

49. Cf. H. DIELS, *Sibyllinische Blätter*, Berlin 1890, p. 42. Sur l'importance symbolique du nombre dans la répartition en livres, voir C. WENDEL, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung verglichen mit der des vorderen Orients*, Halle 1949, p. 120 n. 334. Il est vrai que huit constitue un nombre approprié de rouleaux pour une *capsa* (Birt, *Buchrolle*, p. 267).

50. Ainsi K. CONRADT, *NJPhP* 133, 1886, p. 35, améliorant une hypothèse de Wilamowitz, *Curae Thucydideae*, 1885, p. 7-8 = *Kleine Schriften*, III, p. 68. Steup (commentaire du livre I, p. XXXVI n. 55) objecte que la *Vie de Thucydide* par Marcellinus, 58, implique l'existence d'au moins trois répartitions en livres.

51. Cf. déjà Bergk, *Griechische Literaturgeschichte*, IV, p. 250 n. 43, sans autre justification : « Die Eintheilung rührt natürlich nicht von Herodot her, mag aber noch über die Zeit der Alexandriner hinaufreichen ».

52. Voir Birt, *Buchwesen*, p. 461-476 ; Wilamowitz (1908), *Kleine Schriften*, III, p. 309-310 ; Birt, *Kritik und Hermeneutik*, p. 213 et 296. Pour Éphore, on se fonde sur le témoignage de Diodore V, 1, 4 = Éphore 70 *FGrH* T 11 Jacoby (avec le commentaire de Jacoby, II C, 1926, p. 26-29 et 37).

(sur le problème du rapport entre les deux dimensions, voir mon édition d'Alcée, p. LIX n. 199). En tout cas, ce qui paraît clair, c'est que la répartition hérodoteenne n'a pas été faite pour coïncider avec une dimension standard du livre, puisque les livres I et V comptent respectivement 4 250 et 2 200 stiques. Stein en conclut qu'on a eu égard à des critères de contenu, « die Disposition des Ganzes » ; Bergk, *Griechische Literaturgeschichte*, IV, p. 251, et d'autres étaient plus sévères sur le respect par la distribution en neuf livres de la « division naturelle de la matière ». Je suppose que, avec une idée vague de la dimension d'un livre, on est parti du nombre neuf et qu'on a cherché un compromis entre la division en neuf et le respect de la matière. Par la suite, cette répartition se serait imposée comme canonique à la grande érudition alexandrine, qui ne l'aurait pas inventée. La répartition thucydéenne suivit-elle dans le temps celle d'Hérodote ? L'écart maximal entre le livre le plus long (I, 3 419 stiques) et le livre le plus court (VII, 2 611 stiques) est moins grand que chez Hérodote, la répartition est plus équilibrée en termes quantitatifs, et donc, peut-être, le résultat témoigne d'une plus grande maturité de la technique éditoriale, imparfaite cependant, si l'on songe que la soi-disant « seconde préface » (V, 25-26) intervient à l'intérieur d'un livre, non en son début, comme dans l'édition en treize livres, selon une hypothèse de Wilamowitz qui s'est révélée fautive⁵³. Cette édition paraît postérieure à l'octateuque⁵⁴. Elle s'inspire peut-être de la répartition en sept livres des *Helléniques* et de l'*Anabase* de Xénophon, de telle sorte que, si j'ose dire, 13 vaudrait 14 moins 1, l'unité manquante signalant symboliquement l'inachèvement de l'œuvre. Un des buts recherchés a dû être l'allègement du volume des livres, qui présentait un intérêt particulier s'agissant de rouleaux : 1 780 stiques en moyenne contre 2 893 pour l'octateuque. Cette moyenne plus modeste correspond par exemple à certains livres des traités philosophiques de Cicéron, au livre XXXII de Tite-Live, aux livres VII et VIII de Quinte Curce, à certains livres des *Annales* de Tacite, à plusieurs livres de Pline l'Ancien, d'Arrien et

53. R. J. BONNER, *CIPh* 15, 1920, p. 77 place V, 25 à la fin de VII et V, 26 au début de VIII. Mais Steup, commentaire du livre I, p. XXXVII (mieux informé que Canfora, *Tucidide continuato*, p. 51) indique, d'après les annotations des mss. et les scholies, que le livre VII correspondait à IV, 78-IV, 135 dans l'octateuque : le début du livre VIII dans l'édition en treize livres correspondait donc au début de notre livre V. La scholie à IV, 114, 3 p. 280 Hude assigne la harangue de Brasidas qui commence en IV, 85 au livre VI de l'édition en treize livres, ce qui ne cadre pas avec l'information qui précède, mais Duker (1731) corrige VI en VII. On sait par ailleurs que l'édition en treize livres faisait deux livres de notre livre I, trois livres de nos livres II et III.

54. Selon Krüger, *Untersuchungen über das Leben des Thukydides*, p. 84, elle est postérieure à Diodore de Sicile, qui ne la mentionne pas mais évoque, nous l'avons vu, une édition en neuf livres. Une anecdote de Plutarque (*Apophth. Caes. Aug.*, 14) relative à un dit de l'empereur Auguste (omis dans le recueil d'E. Malcovati, Turin, 1969⁵) attribue les exploits de Brasidas (IV, 79-V, 24) au livre VII, selon toute apparence dans l'édition en treize livres (cf. Wilamowitz, *Curiae Thucydideae*, 1885, p. 7 = *Kleine Schriften*, III, p. 68, plutôt que Canfora, *Tucidide continuato*, p. 36-40. Les objections formulées contre Wilamowitz par K. CONRADT, *NJPhP* 133, 1886, p. 34-35, me paraissent ici très peu convaincantes). Cette édition est de toute façon antérieure à un certain Asclèpios qui lui préférerait l'octateuque (*Vie de Thucydide* attribuée à Marcellinus, 58). Cet Asclèpios est mentionné dans les scholies à Démosthène et à Thucydide, où, comme dans la *Vie de Thucydide*, son nom est arbitrairement corrigé en Asclèpiadès, et on le tient pour un érudit tardif : cf. Piccirilli, *Storie dello storico Tucidide*, p. 166-167 ; L. PAGANI, *Asclepiade di Mirlea, I frammenti degli scritti omerici*, Rome 2007, p. 41-42.

de Dion Cassius (cf. Birt, *Buchwesen*, p. 310-311). Hornblower (p. 295 n. 22) rappelle l'anecdote de Lucien (LVIII, 4)⁵⁵ selon laquelle Démosthène aurait copié Thucydide huit fois – chiffre remarquable, puisqu'il coïncide avec le nombre de livres de l'édition standard : on voudrait l'anecdote suffisamment ancienne pour qu'on puisse imaginer que Démosthène lisait Thucydide dans l'octateuque, mais la coïncidence entre les deux chiffres, si elle n'est pas fortuite, peut aussi bien suggérer que l'anecdote appartient à l'époque présumée plus tardive où l'octateuque était l'édition standard. L'édition athénienne en huit livres que je suppose pourrait-elle être la première édition confectionnée après la mort de l'historien⁵⁶ et diffusée « im Anfang der achtziger Jahre des vierten Jahrhunderts » (Schmid, p. 17), comme paraît l'impliquer la réception du texte de Thucydide, étudiée par Hornblower ?

Revenons, pour conclure, à Thucydide lui-même. Le récit des vingt-et-une premières années de la *Guerre du Péloponnèse*, tel que nous le possédons, c'est-à-dire sans que le récit de l'an 21 (VIII, 61-109) soit achevé⁵⁷, occupe 19 725 stiques (II-VIII). En moyenne, le récit de six ans de guerre, à en juger par le récit en notre possession, occupe approximativement 5 600 stiques. Or en attribuant un nombre de stiques équivalent au récit manquant des années 22-27 et en l'ajoutant aux 23 144 stiques que forment les livres I-VIII, on aboutit à un nombre de stiques voisin de celui de notre texte d'Hérodote, à savoir 27 329. Il ne me paraît donc pas illégitime de suggérer que Thucydide s'est inspiré, pour raconter l'ensemble de la guerre du Péloponnèse⁵⁸, du volume global de l'œuvre d'Hérodote telle qu'il pouvait la lire et telle

55. Voir Krüger, *Untersuchungen über das Leben des Thukydidés*, p. 81-82.

56. Prentice, « How Thucydides wrote his history », p. 125, laisse entendre que l'œuvre a été répartie en huit ou treize livres lors du transfert, dans un rouleau, du texte des piles de feuilles « livres » écrites par Thucydide (cf. n. 29).

57. La phrase finale « la fin de l'hiver consécutif à cet été marque l'achèvement de la vingt-et-unième année », semble présente dans toute la tradition, y compris la traduction de Valla, sauf le ms. C et deux mss. secondaires. Mais c'est une interpolation (cf. K. MAURER, *Interpolation in Thucydides*, Leyde 1995, p. 16-17), comme Henry Dodwell (*Annales Thucydeï et Xenophontei*, Oxford 1702, p. 235) s'en est le premier avisé, avec une argumentation irréfutable. Si l'on admet le *stemma codicum* qu'Alberti dresse dans le dernier tome de son édition (Rome 2000, p. XIX), cette interpolation n'est pas postérieure au modèle (β) des mss. qui la contiennent, modèle dont Alberti place la rédaction entre 800 et 900. Comme cette interpolation est absente de C, qui dérive du modèle α, elle ne se trouvait pas dans θ, le modèle d'α et de β : elle n'est donc pas antérieure à β, ou du moins elle ne le serait pas à coup sûr si la tradition était fermée, mais la tradition est ouverte et on ne peut en théorie exclure que β ait tenu cette interpolation d'une source antérieure, laquelle pourrait être antique. L'interpolation peut être « very late [antique, mais très tardive, si j'ai bien compris] or even Byzantine », comme le dit Andrewes (commentaire du livre VIII, Oxford 1981, p. 387 n. 1).

58. Que tel ait été son projet initial (c'est la théorie « unitariste » aujourd'hui triomphante) ou qu'il ait modifié le projet initial consistant à raconter la « guerre archidamienne » de façon à y inclure la « Paix de Nicias » et la « guerre décélie » – c'est la théorie « analyste », défendue dans les *Beiträge* de Franz Wolfgang Ullrich (1795-1880) publiés à partir de 1845 et qui constituent l'acte de naissance de la critique moderne de l'œuvre de Thucydide. Le second *Beitrag* intitulé *Die Entstehung des Thukydeïschen Geschichtswerkes* (Hambourg 1846) et partiellement réimprimé à Darmstadt 1968, avec une préface de Hans Herter, ne doit pas faire oublier le premier (Hambourg 1845), *Die Benennung des Peloponnesischen Kriegs durch Thukydidés*. « With the triumph of Oralism and Unitarianism, observe M. L. West à propos de l'« homéologie » (*The Making of the Iliad*, p. 5), it became customary to dismiss the Analyst's approach as misguided and outdated and to regard any study of their writings as superfluous. Certainly it is demanding work ». Ces paroles valent aussi, *mutatis mutandis*, pour les études thucydidiennes aujourd'hui.

à peu près (sous le rapport du volume) que nous la lisons⁵⁹. L'« Hérodote » de Thucydide⁶⁰ portait-il des notes stichométriques ? Les notes stichométriques finales des papyrus d'époque alexandrine et romaine libellent les chiffres non selon le système alphabétique en usage mais selon l'ancien système attique : c'est un des indices de l'ancienneté de la stichométrie⁶¹.

59. Simon Widmann (introduction générale du commentaire global de Böhme-Widmann, sixième édition du tome I, Leipzig 1894, p. XV) est d'avis que l'histoire complète de Thucydide aurait pu tenir en dix livres, c'est-à-dire notre octateuque et deux livres (le volume moyen d'un livre de l'octateuque est de 2 893 stiques). À la différence de H. R. Rawlings III (cf. ci-dessus p. 624), Widmann ne croit pas que Thucydide ait prévu une quelconque répartition en livres. Widmann critique l'idée d'Ullrich (*Die Entstehung des Thukydideischen Geschichtswerkes*, p. 75 = 139 de la numérotation continue), selon qui Thucydide aurait prévu une œuvre en douze livres. Toutes ces supputations sont, il faut le reconnaître, rendues aléatoires par le fait que les parties écrites par Thucydide ont des degrés d'achèvement divers. Or ces supputations, qui se fondent naturellement sur l'octateuque, en mettent sur le même plan les parties les plus achevées et les moins achevées.

60. Wilamowitz 1921 (*Kleine Schriften*, III, p. 414) suppose que Thucydide a pu disposer assez vite (« in den ersten zwanziger Jahren ») d'une copie de l'œuvre d'Hérodote.

61. Voir le chapitre « Zeilenzählung » de Wendel, *Die griechisch-römische Buchbeschreibung*, p. 34-44. L'exemplaire (II^e s. ap. J.-C.) du premier livre de l'édition alexandrine de Sappho dont les dernières colonnes ont été trouvées à Oxyrhynchos (MP³ 1445 ; E. G. TURNER, *Greek Manuscripts of The Ancient World*, Oxford 1971, n° 17) se clôt sur la note stichométrique XHHHΔΔ = 1320.